NOUVELLE-ORLEANS,
DIMANCHE, 20 AOUT 1882.

LE BOUREAU RUSSE

Sous le titre, "La Russie et les Russes," un nouveau volume de Victor Tissot vient de paraître.

"Depuis les Pyrénées jusqu'au Pays des Pillards," M. Tissot n'a rien écrit de plus attachant et de plus intéressant. Dans une série de petits tableaux à la plume, d'une touche fine et sobre, le jeune voyageur nous donne une Russie copiée d'après nature, et vue sous son véritable jour, c'est-à-dire son jour actuel.

Voici le récit d'une entrevue et d'une conversation qu'il eut à Moscou avec Frolof, le bourreau russe.

—

Frolof, le bourreau de toutes les Russies, n'est pas un monsieur, comme le bourreau de Paris. C'est un ancien ascaude, un meurtrier retiré des affaires, condamné à mort, par les tribunaux, mais dont la peine a été commuée en détention à perpétuité à condition qu'il continuât pour le compte de l'Etat le petit commerce entrepris jadis pour son compte particulier.

Frolof est enfermé depuis une quinzaine d'années dans la prison centrale de Moscou. Le besoin se fait-il sentir de pendre quelqu'un à Kiew, à Odessa ou à Saint-Pétersbourg, Frolof y est envoyé dans bonne escorte. Il adore, dit-on, ces petits déplacements, qui sont pour lui de véritables voyages de plaisir. Sa présence dans les buffets des gares fait toujours monter la recette, tant ce qu'il boit, il le boit "à l'œil".

On m'avait promis une entrevue avec Frolof. On m'avait même proposé de me l'envoyer à mon hôtel accompagné de ses gardiennes! Mais je tenais trop, dans ta maison où j'étais descendu, à ma réputation d'homme aux relations avouables, pour accepter une semblable proposition; ai remplie d'attention délicate qu'elle fût pour moi. Du reste c'est été sortir Frolof de son cadre; un bourreau qui est en prisonnier doit être vu en prison.

Hier soir, en rentrant chez moi, je trouvai la dépêche ci-après, que je conserve précieusement dans mes archives de voyage:

7 novembre.

Le bourreau est arrivé. Suis venu pour vous prendre et vous emmener à la prison. Vous ai pas trouvé. Faites-moi savoir quand pourrai passer demain pour vous chercher.

Je répondis que j'étais libre à partir de midi.

A trois heures, M. X. revint me prendre avec sa voiture. La neige tombait à gros flocons. Il faisait un temps funèbre, bien en harmonie avec les pensées qui peuvent rouler dans la cervelle de quelqu'un qui s'en va chez le bourreau.

Les mains de Frolof devaient être encore ensanglantées de sa dernière exécution: il revenait de Saint-Pétersbourg, où il avait pendu deux nihilistes; Presniakoff et Kiwiatkowski.

La prison centrale, la maison du bourreau, est située dans les faubourgs. Son aspect extérieur n'a rien de bien romantique. Représentez-vous un vaste enclos entouré d'une palissade haute de douze pieds, et gardée par des sentinelles en capote-grise, la baïonnette au fusil. On dirait un blockhaus. A l'entrée, dans la première cour, une mesure: c'est là qu'habite Frolof, au sous-sol, dans une espèce de cave.

Nous descendons un escalier boueux, glissant, et nous pénétrons dans une pièce toute noire, qui ressemble à une caverne, à un repaire de fauves. Une femme vient au devant de nous, traînant un enfant en chemise accroché à sa jupe.

—Où est Frolof? lui demanda mon introducteur.

—Il est sorti..... Il est allé faire quelques emplettes..... Mais dans cinq minutes il sera de retour..... Vous venez peut-être pour acheter de la corde?.....

—Ah!..... c'est que j'avais m'n'en a tant demandé..... Asseyez-vous, mon mari va entrer.....

C'était la femme du bourreau. Elle avait un visage douce, les yeux bleus, le teint pâle. Elle portait le costume des paysannes: la chemise à manches bouffantes, la rouge sarafane et le tablier attaché au-dessus des seins.

Sur une table ermoisie étaient un samovar au ventre de cuivre luisant. Aux murs pendaient des vêtements fripés, de vieilles toilettes; on eût dit des dépouilles d'étrangleurs. Et dans un coin, la petite lampe en verre rouge, qui brûlait devant une image de la Vierge, montrait dans la pénombre comme une grosse tache de sang.

Un bruit de pas résonna dans la cour, au-dessous de nous.

—Voici Frolof, nous dit la femme. Les gendarmes qui l'ont accompagné viennent de partir.

Quelques instants après il parut, tenant toute la scène de la porte avec ses larges épaules, sa forte carrure et sa grosse tête à crinière noire. Son costume ne différait pas de celui de l'homme du peuple: il portait un petit chapeau, une chemise rouge sous sa touloupe; ses pantalons de drap sombre étaient rentrés dans ses bottes. Cet inflexible tueur d'hommes n'a pas l'aspect terrible que les sentimentalistes pourraient s'imaginer. Il ne diffère des autres moujiks que par la force bestiale ramassée dans sa nuque épaisse et dans ses gros bras musculeux et courts. Frolof vaut à lui seul vingt gendarmes. Quand, jadis, la prison, les condamnés nécessaires sortir de leur tranquillité de bêtes enragées, la porte de Frolof s'ouvre, il se montre armé d'un fouet ou d'un gourdin, et assiétôt tout rentre dans l'ordre et le silence. Il a assommé un jour, d'un simple coup de poing, deux ou trois prisonniers révoltés. La légende de la prison a conservé le souvenir de cet exploit.

Frolof nous invita à nous asseoir; puis, sur notre demande, il nous raconta l'exécution qu'il venait de faire à Saint-Pétersbourg..... Les choses se passent promptement. On dresse de bon matin l'échafaud à 250 mètres de la prison. Les condamnés, revêtus d'une longue chemise blanche, les mains liées derrière le dos, portant sur la poitrine un écriteau avec ces mots: "Condamné pour crime politique," sont conduits en voiture, entre une double haie de gendarmes à pied et à cheval. On leur fait gravir un petit escalier de quatre marches; en un tour de main on passe le nœud coulant autour du cou, et l'on retire brusquement l'escalier. Le corps tombe, se balance, vide..... Il se balance et frémit quelques minutes, puis tout est fini.

—Quand Presniakoff, du haut de la voiture, aperçut les deux potences, nous dit Frolof, en sentire plisser ses lèvres, et il promena un regard plein de fierté et de défi sur son escorte; Kiwiatzowski se montrait, au contraire, très abattu; il était plus pâle qu'un mort et sa tête retombait, inclinée et comme vide, sur sa poitrine..... Quand je les pris pour les conduire à l'échafaud, j'entendis Presniakoff dire à son compagnon: "Courage, frère, n'aie pas peur!"—Avant de mourir, tous deux ont fait le signe de la croix et embrassé le crucifix. Kiwiatkowski avait trente ans; Presniakoff vingt-cinq.

Frolof, qui [illegible] un compte de fées, la vuillez, il était évident que, pour lui pendre [illegible] absolument comme pour un violoncelliste jouer du violoncelle. Il nous dit qu'il en était à un vingt-cinquième exécution, et qu'il espérait des temps encore meilleurs.....

Il nous offrit à chacun un bout de corde "authentique"; car s'il ne substituait pas de temps en temps une fausse corde à la vraie, il nous avouait ingénument qu'il ne pourrait pas le faire durer. Les cordes de pendus, c'est son petit bénéfice. Les joueurs—et quel Russe ne l'est pas?—se disputent à coups de roubles la possession de ces lugubres porte-veine.

Frolof nous accompagna jusqu'au bout de l'escalier de sa cave, et quand il redescendit, un gendarme vint fermer la grosse porte cerclée qui fait de la maison du bourreau une véritable prison.

VICTOR TISSOT.

—

Les journaux ont annoncé, dernièrement, qu'il exiatait, dans le grand duché de Luxembourg, un centenaire du nom de Garnich. Ce vieillard est encore très bien portant, quoiqu'il ait eu à supporter de rudes fatigues dans sa carrière militaire.

On en jugera par ses états de service.

Né le 30 mars 1777, il a servi dans les armées françaises de 1801 à 1814.

Pendant la campagne d'Espagne, il fut fait prisonnier au siège de Saragosse et délivré par suite de la prise de cette ville.

A quelque temps de là, il fut de nouveau pris par les Anglais et échangé après une captivité de cinq jours.

Depuis Garnich avait fait partie de la Grand-Armée, avec le 12e de ligne, auquel il appartenait, et il avait pris part à la bataille d'Austerlitz (1805); en 1806, il était à Iéna; en 1813, il se distinguait à Leipzick où il fut, pour la troisième fois, fait prisonnier. Seulement, le onzième jour, il trouvait moyen de s'évader, au milieu de mille dangers, et il assistait ainsi à la campagne de France.

Il est arrivé à Garnich un fait particulier que nous allons rapporter:

Dans la nuit du 13 au 14 octobre 1806, après avoir fait dégager et poster l'artillerie du corps de Lannes, Napoléon, au lieu d'aller prendre du repos, consacra quelques heures à donner un dernier coup d'œil aux avant-postes. Seul, sans escorte, il s'avança dans l'obscurité, sondant, sans nul doute, à la bataille qui allait s'engager le lendemain et préparait peut-être son plan d'attaque.

Tout-à-coup un:

—Qui vive énergique retentit dans le silence de la nuit.

C'est une sentinelle qui a entendu les pas de l'empereur.

Napoléon, absorbé dans ses pensées, ne répond rien. Une seconde fois, un cri identique est poussé par la sentinelle; même mutisme de la part de Sa Majesté.

Soudain une balle siffle aux oreilles de Napoléon, qui revient à lui subitement et comprend le danger qui le menace.

Alors, par une inspiration providentielle, Sa Majesté se couche à plat ventre et d'autres balles passent au-dessus de sa tête.

Le premier feu essuyé, Napoléon se relève, appelle à lui, et se dirige ensuite vers le poste le plus voisin, où il se fait reconnaître. Il s'y trouvait encore lorsque le soldat qui avait tiré sur l'empereur arrive, après avoir été relevé de faction. Ce soldat appartenait au 12e de linge et n'était autre que Garnich.

Aussitôt qu'il est entré, l'empereur lui ordonne d'approcher, et le pinçant à l'oreille, lui dit:

—Ton nom?

—Julien Garnich! répond ce dernier stupéfié.

—Comment! mon brave, tu me prends pour un Prussien?

—Faites excuse, mon empereur! j'ignorais que vous ne vouliez pas répondre quand j'ai crié "Qui vive?"

—Diable! ajouta Napoléon en riant; il me paraît que tu ne jette pas la poudre aux oiseaux.

—Dame! c'était le consigne, soit!.... Après ça, j'ai été un imbécile: j'aurais dû deviner que c'était Votre Majesté qui veillait au salut de l'armée! Je suis une gaucheche! j'ai attenté à la vie de mon Empereur! Tenez, faites-moi fusiller!

Le troupier était réellement désolé; tout en parlant, il s'animait et s'exaltait dans son affliction; aussi Napoléon crut devoir le calmer et le rassurer tout à la fois.

—Garnich, tranquilise-toi, lui dit-il; c'est moi qui ai eu tort de ne pas répondre à ton appel.

—Oh! Sire!

—Je ne te fais pas de reproches, mon brave.

—Ah! que vous êtes bon!

—Du reste, ajouta en riant Napoléon, c'était assez bien ajusté pour un coup tiré à tâtons.

—Oh! je suis un assez bon tireur.

—Eh bien, dans quelques heures, il fera jour; tire plus juste en visant les ennemis, et je te promeut que je n'ai pas de rancune contre toi.

De fait, le lendemain d'Iéna, Garnich fut décoré.

—

—Les pêcheurs à la ligne sont des hommes de patience, de volonté et de courage qui méritent d'être réhabilités. Nous ne saurions mieux faire pour les venger du jugement porté contre eux que de rappeler que la pêche à la ligne fut un plaisir de roi!

Sous la seconde race, les monarques se livrèrent avec délices à cet exercice paisible. Parmi eux, on cite Pépin le Bref et Louis V.

Ceux qui ridiculisent les pêcheurs à la ligne devraient savoir qu'il est impossible à une tête vive, à un esprit frivole, de se tenir inerte, immobile pendant des heures entières à suivre de l'œil le courant de l'eau. Le pêcheur à la ligne est forcément un homme de réflexion, de pensée et de patiente observation.

Voici à ce sujet une historiette fort piquante qui fit bien rire Louis-Philippe:

Le héros fut l'un des plus estimés et des plus sympathiques ministres de l'instruction publique de la monarchie de juillet: M. le comte Narcisse de Salvandy.

Le célèbre auteur de *Don Alonzo* avait une passion irrésistible pour la pêche. Bien souvent il s'évadait de l'hôtel par une ouverture sur la rue Bellechasse et, muni d'un engin perfectionné qu'il dissimulait sous sa longue redingote, il courait se poster sous l'arche marinière du pont de la Concorde. Il avait sa place de prédilection, toujours la même, et où il fa'sait ordinairement une pêche très abondante.

Un jour, le futur ambassadeur en Espagne t'ouva sa place occupée par un quidam, lequel amorçait et happait à chaque instant le fretin. Ce fut pour notre ministre un crève-cœur de se voir supplanté de la sorte et d'être le témoin des succès de ce maladroit qui pêchait!

M. de Salvandy vint cependant se tapper résolument non loin du nouveau venu, le questionna, en lui adressant ses félicitations et finit par apprendre qu'il avait affaire à un professeur d'un collége de Paris, qui était en disgrâce.

Victime de dénonciations et par suite de mesures administratives très sévères, il avait quitté sa chaire et passait ses matinées à la pêche pour tuer le temps et apaiser sa bile.

Excellente occasion de faire un acte de justice et de rattraper ma bonne place sans 18 pont, se dit le ministre, après avoir entendu les doléances du professeur.

Il y a encore, s'l heure qu'il est, des gens convaincus qu'on n'a pas le droit de décrocher un pendu, même vivant encore, sans l'assistance d'un représentant de l'autorité; beaucoup veut jusqu'à le désigner par son titre et n'hésitent pas entre la dépendalson d'un malheureux dont ils pourraient sauver la vie, et cette opération faite légalement, mais tardivement, en présence du juge de paix. Bridoiseau, d'ailleurs, est fêté de cet avis; aussi est-ilmi de la forme est-il resté le modèle du parfait fonctionnaire, du parfait bureaucrate et du parfait imbécile.

Un de ses descendants, nommé Martin, a poussé le scrupule de la forme jusqu'à laisser son père accroché par le cou; heureusement pour le bonhomme, il est sorti sain et sauf de sa tentative de suicide, et là n'est pas la raison du renvoi de son fils devant la police correctionnelle: il est prévenu de rébellion et d'outrages, dans les circonstances que va faire connaître la concierge de sa maison.

Enfin! dit cette brave femme, ils ne sont plus chez nous et la maison en est dépoisonnée, Dieu merci. Que le mal que je leur veux m'arrive, mais, ma parole d'honneur, j'aimerais mieux être condamnée à gratter des salsifis toute ma vie, du matin au soir, que d'être condamnée à rester la concierge de locataires aussi agréables et mal élevés que les Martin.

M. le président—Bien, bien! exposez les faits.

La concierge—Voilà!... ça a beau être du vilain monde, il y a tout de même, des fois, à rire comme des bœaus de leurs bêtises, que, quand ça me revient, j'en ris encore abondamment.

M. le président—Encore une fois, arrivez aux faits.

La concierge—C'est venu, parce qu'il faut vous dire que le père et le fils ont l'habitude de se pocharder ensemble; qu'ils rentrent sept fois par semaine à des je ne sais quelle heure; seulement jamais le père et le fils ne se grisent avec d'autres.

M. le président—C'est très touchant, mais enfin que s'est-il passé?

La concierge—Ainsi, v'là mon mari, qui lui arrive comme à un autre, mais jamais avec son fils. Voilà! j'y suis. Pour lors, ce soir-là, ils rentrent donc le lendemain, à deux heures du matin, dans leur état coutumière. J'entends dans l'escalier: pouff! brrr! c'étaient eux qui dégringolaient d'un étage; ils se relèvent, montent chez eux; alors, le père Martin, qui a toujours de drôles d'idées quand il a du vin, prend une corde et se pend au plafond. J'ai eu ça par le fils qui arrive et qui me dit: "P'pa s'est pendu, allez donc chercher un juge de paix," aussi tranquillement que s'il m'aurait dit d'aller ini acheter un sou de moutarde ou un timbre-poste. "Mais, malheureux, que le lui dis, pendant ce temps-là, votre père n'y sera plus.—Je sais bien, qu'il me dit, mais j'ai pas le droit." Je réveille mon mari, nous montons au grand galop et nous voyons le père Martin qui se débattait au bout de sa corde, vu qu'ayant fait des réflexions, il cherchait à se dépendre. Nous le décrochons, il boit une goutte d'eau-de-vie et le v'là remis, dont là-dessus nous retournons nous coucher.

Au bout de... pas mal de temps... au moins! v'là un branle-bas dans la maison, des cris: "A l'assassin!" Nous nous rhabillons, nous remontons chez les Martin; c'était le père qui fichait une pile à son fils, et le fils qui nous crie: "Allez chercher la garde!" Nous allons donc chercher des agents que nous revenons avec et qu'ils vont pour arrêter le père qui tapait toujours sur son fils. Alors, v'là le fils qui ne veut pas qu'on arrête son père et qui tombe sur les agents dont ils les ont arrêtés tous les deux, mais qu'on a relâché le père comme n'ayant pas fait de résistance.

Tel est le fait.

Martin fils, n'en ayant aucun souvenir, se borne à alléguer son état d'ivresse.

Le tribunal l'a condamné à quinze jours de prison.

Que va faire, pendant ce temps, le bon père qui ne se grise jamais sans son fils? Comme on n'est sans doute pas au vent, il se griera probablement tout seul, en attendant son compagnon.

LE MANGEUR DE NEZ.

Pourquoi, à la suite d'une scène de coups, est-ce le plus meltraité (en apparence du moins) qui est le prévenu? C'est ce que j'ai la suite nous apprendra. Toujours est-il que celui-ci porte le bras en écharpe et que l'autre (un caporal) n'a que le nez endommagé comme par quelqu'un qui aurait voulu y goûter.

Plaignant et prévenu se regardent mutuellement avec stupéfaction.

M. le président (au prévenu)—Quels sont vos noms et prénoms?

Le prévenu (regardant toujours le caporal)—Margouin!, je regarde le nez du caporal, c'est pas possible que ça soye moi qui.... Ugène Anatole.... qui a fait ça... bombeur de verres.

Le caporal—C'est comme moi, je regarde votre bras en écharpe et je la trouve bonne.

M. le président (au caporal)—Dites comment cet homme vous a injurié et frappé?

Le caporal—Non, mais est-ce qu'il prétend que c'est moi qui lui ai mis son bras?.....

Le prévenu—Non, ça n'est fait tout seul; un bras qu'un de ces jours on en fera peut-être la décapitation.

M. le président—Vous vous expliquerez tout à l'heure. (Au caporal). Faites votre déposition!

Le caporal—C'était du côté de Clichy; je passais dans un petit chemin où il y a des pierres; pour lors, monsieur qui passait aussi avec son épouse, lui dit: "Regarde-le donc! fait-y sa poire!"

M. le président—Qu'est-ce que cela veut dire?

Le caporal—Je ne sais pas, cependant je sais l'orthographe jusqu'à la pointe des cheveux; mais je ne connais pas cette élocution; tout de même, que ça m'a bigrement moleté et que j'ai dit à ce particulier: "Pourquoi-t-est-ce que je fais ma poire?" Que là-dessus, on s'est disputé et que monsieur s'est mis dans la tentative de me manger le nez, disant: "Je vais te le croquer comme un radis."

Le prévenu (retirant son bras de l'écharpe et gesticulant)—Mais c'est, au contraire, vous.... rappelez-vous donc, caporal, qui.... (le prévenu s'aperçoit de sa distraction et remet son bras en écharpe); faites moi donc l'amitié, caporal, de vouloir bien vous rappeler que vous étiez entièrement pochard, caporal; soyez aimable pour vous en rappeler, mon caporal.

Le caporal—Je ne peux pas dire que je m'en rappelle, vu que je m'en rappelle pas.

Le prévenu (au tribunal)—Vous voyez, il était d'une ivresse si tellement extraordinaire qu'il ne se rappelle de rien. (Au caporal). Rappelez vous, vous-même, que vous avez dégainé.

M. le président—N'interpellez pas le témoin!

Le caporal—Pour dire que j'ai dégainé, je ne peux pas dire que j'ai dégainé, puisque je ne me rappelle pas que j'ai dégainé; mais pour ce qui est de la chose d'avoir dégainé, j'ai pas dégainé, v'là mon opinion.

Le prévenu—Mais vous dites vous-même que vous ne vous en rappelez pas!

Le caporal—Eh bien, alors, je peux donc pas dire que j'ai dégainé; c'est clair.

—

Le caporal—Parfaitement.

M. le président—Adressez-vous au tribunal.

Le caporal—Mon président, je dis que si, je le dis; on peut bien dire: Je ne me rappelle pas si j'ai dégainé, et dire: Je suis sûr que j'ai pas dégainé, c'est clair.

Le prévenu (tirant son bras de l'écharpe et gesticulant)—Comment, sacristi! même qu'en voulant vous arracher votre sabre, j'en ai eu le bras tortillé par vous; un bras que je n'en guérirai peut-être jamais.

M. le président—Vous avez l'air de vous en servir parfaitement.

Le prévenu—Mon bras!... mais, mon président, il n'y a pas de différence d'avec le premier jour.

M. le président—Cela, c'est possible.

Le caporal—Il n'a rien du tout à son bras... c'est une blague!

Le prévenu—Une blague!... Mais, tenez, il y a ici mam' Balouche, qui l'a vu, mon bras, même qu'elle m'y a mis dessus des masses d'emplâtres; elle est ici; j'y ai dit de venir. (Regardant vers l'auditoire). Etes-vous là, mam' Balouche?

Pendant que le prévenu appelle mam' Balouche, le tribunal la condamne à un mois de prison.

Le prévenu—Je demande à le faire à l'infirmerie... pour mon bras!

—

Notre vieil ami Schlomé Grumpir a perdu un oncle qu'il aimait beaucoup.

Après les obsèques, il revient chez lui et s'affaisse tristement dans un fauteuil, accablé sous le poids de son profond chagrin.

Sa bonne vient interrompre sa douloureuse méditation en lui demandant ce qu'il veut pour son dîner.

—Rien, répondit-il d'une voix mourante.

—Mais, monsieur, il faut manger cependant.

—Alors, répondit-il avec effort, un poulet aux truffes, c'est deuil.... et des *crêpes!*

—

Porter un parapluie sous le bras, la pointe en l'air, témoigne du désir d'éborgner la personne qui marche derrière vous.

Prêter un parapluie, est signe de folie manifeste!

Déposer un parapluie de soie dans un café ou dans un cabinet de lecture privée surabondamment qu'on est dégoûté de son rifiard.

Il faut surtout avoir soin de ne pas l'oublier, quand le temps menace, car, comme dit la chanson en vogue:

Il n'a pas de parapluie,
Ça va bien quand il fait beau,
Mais quand il tombe de la pluie
On est mouillé jusqu'aux os!

—

On me cite un mot profond d'un enfant de la colonie de Mettray.

Il avait été, jusqu'à présent, impossible de le garder dans aucun établissement pénitentiaire; il ne songeait qu'à s'échapper.

On s'étonnait qu'à Mettray, où l'on n'a, comme disait spirituellement le directeur, d'autre clef que la clef des champs, il eût renoncé à ses évasions.

—Cela ne me tente pas, répondit-il: il n'y a pas seulement un mur à franchir.

—

Ces jours derniers, un moissonneur se présente chez un fermier et lui vante sa solidité.

—Moi, dit-il, je ne suis jamais fatigué, jamais!

Vers midi, le fermier va faire un tour dans le champ et trouve notre homme mollement étendu sur une gerbe.

—Comment, lui dit-il, vous prétendiez que vous n'étiez jamais fatigué, et je vous trouve couché sur le dos!

—Dame, répondit le travailleur, sans cela, je serai fatigué, comme tout le monde!

—

Nouveaux combles:

—Le comble de l'hydrologie:

Faire sortir de l'eau d'une pompe funèbre.

—Le comble de la politesse:

S'incliner devant l'opinion.

—Le comble de l'amour du métier pour un barbier:

Raser les maisons.

—Le comble de l'habileté pour un bûcheron:

Fendre l'air.

—Le comble de la fécondité:

Concevoir des inquiétudes et engendrer la mélancolie.

—

Timoléon cause avec le commissaire de police de son quartier.

—Ainsi donc, monsieur, lui dit-il, on a encore trouvé une tête d'homme au fond d'un égout?

—Oui, monsieur.

—Et à deux pas de ma maison?

—Oui, monsieur.

—Et quand cela?

—Il y a une dizaine de jours.

Timoléon reste pensif un instant, puis, d'un air profond:

—Penser qu'une pareille chose aurait pu m'arriver.... et que je n'en saurais encore rien!

—Le prince de Gotha-Trouville est arrivé!

—Depuis hier.

—Sous le nom?

—De Charles Derand, et accompagné de huit domestiques.

—Pourquoi faire?

—Pour garder son incognito.

—

—Madame.

—Qu'est-ce qu'il y a, mon garçon?

—Avez-vous la monnaie de vingt sous?

—Le v'là.

—Merci bien.

—Et ta pièce?

—(Courant) Je l'ai oubliée!

—

Une bonne petite gaffe.

Chez une dame qui fut belle, mais qui se défend intuitivement contre tous les outrages du temps.

—Chère madame, quand vous vous ennuierez, lisez moi ce livre-là; il est d'un comique achevé.

J'en doute.

—Vous ne le connaissez pas; il dériderait une pomme cuite.

A la commission d'indemnité aux blessés de juillet.

Un vieux bonze se présente:

—J'ai reçu, dit-il une balle dans la cuisse.....

—Mais votre blessure a été guérie?.... objecte le président.

—Ça dépend... elle se rouvre toujours au moment du terme!

—

Timoléon entre chez un papetier.

—Avez-vous des cartes à la minute?

—Oui monsieur.

—Donnez m'en cent!

—Votre nom?

—Timoléon.

—Veuillez vous asseoir; vous les aurez dans dix minutes.

—Comment, dans dix minutes! Elles ne sont donc pas toutes faites!

—

—Une belle pensée de Guizot:

"Il a deux sagesses: l'une, c'est de beaucoup pardonner, et l'autre, de ne jamais oublier.

Orpeut toujours se procurer l'Abeille chez
H. Billard, libraire, rue Bienville et Chartres
P. Fournier, .. 139 rue Royale.
G. Ellis, .. 11 Decatur.
H. Holland, .. 19 Commercial Place.
G F. Wharton, .. 21 1/2 Carondelet.
Wm. Johnson, .. 308 Decatur.
A. H. Staub, .. 93 Commercial Plac

CONCOURS LITTERAIRE DE 1882

L'Athénée réuni en séance régulière le 9 juin, a adopté les dispositions suivantes pour le concours de 1882.

PROGRAMME.

Il y aura deux classes de concurrents, l'une comprenant les hommes, l'autre les femmes.

Chaque classe aura à traiter un sujet séparément.

Une médaille d'or sera accordée au meilleur manuscrit de l'une et de l'autre classe, les deux médailles étant d'égale valeur.

Toute personne résidant en Louisiane, et qui n'est pas membre de l'Athénée, est invitée à concourir.

Le concours est ouvert à partir du 15 juin jusqu'au 1er février 1883 inclusivement.

Les manuscrits ne seront plus reçus après le 1er février; ils seront écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier régé, avec une marge d'un quart de largeur, et seulement sur le *recto et les lignes*: ils ne devront pas dépasser 20 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Il est laissé à la discrétion du "comité d'examen" d'ouvrir les lettres des candidats qui auront mérité les médailles, pour s'assurer s'ils sont dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Les deux manuscrits couronnés seront publiés dans les Comptes-rendus de l'Athénée. On inscrira les noms des lauréats sur un tableau d'honneur affecté aux concours annuels.

La présentation des prix se fera publiquement, dans une séance spéciale. On réunira, pour la circonstance tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Les noms des lauréats seront proclamés après la lecture des manuscrits qui auront obtenu les médailles, ainsi que les noms des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise s'exposera à être mis hors de concours.

Toute personne qui a obtenu ou obtiendra la médaille, ne pourra plus concourir jusqu'à nouvel ordre.

Les sujets choisis sont les suivants, et devront être traités en prose.

Pour les femmes:

De l'influence de la femme dans la famille.

Pour les hommes:

Nécessité des études élémentaires pour le choix d'une profession, d'un art ou d'un métier.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le secrétaire perpétuel,
ALFRED MERCIER,
P. O. Box 1294.

—

Ces jours derniers, un moissonneur se présente chez un fermier et lui vante sa solidité.

—Moi, dit-il, je ne suis jamais fatigué, jamais!

Vers midi, le fermier va faire un tour dans le champ et trouve notre homme mollement étendu sur une gerbe.

—Comment, lui dit-il, vous prétendiez que vous n'étiez jamais fatigué, et je vous trouve couché sur le dos!

—Dame, répondit le travailleur, sans cela, je serai fatigué, comme tout le monde!

—

Nouveaux combles:

—Le comble de l'hydrologie:

Faire sortir de l'eau d'une pompe funèbre.

—Le comble de la politesse:

S'incliner devant l'opinion.

—Le comble de l'amour du métier pour un barbier:

Raser les maisons.

—Le comble de l'habileté pour un bûcheron:

Fendre l'air.

—Le comble de la fécondité:

Concevoir des inquiétudes et engendrer la mélancolie.

—

Timoléon cause avec le commissaire de police de son quartier.

—Ainsi donc, monsieur, lui dit-il, on a encore trouvé une tête d'homme au fond d'un égout?

—Oui, monsieur.

—Et à deux pas de ma maison?

—Oui, monsieur.

—Et quand cela?

—Il y a une dizaine de jours.

Timoléon reste pensif un instant, puis, d'un air profond:

—Penser qu'une pareille chose aurait pu m'arriver.... et que je n'en saurais encore rien!

—Le prince de Gotha-Trouville est arrivé!

—Depuis hier.

—Sous le nom?

—De Charles Derand, et accompagné de huit domestiques.

—Pourquoi faire?

—Pour garder son incognito.

—

—Madame.

—Qu'est-ce qu'il y a, mon garçon?

—Avez-vous la monnaie de vingt sous?

—Le v'là.

—Merci bien.

—Et ta pièce?

—(Courant) Je l'ai oubliée!

—

Une bonne petite gaffe.

Chez une dame qui fut belle, mais qui se défend intuitivement contre tous les outrages du temps.

—Chère madame, quand vous vous ennuierez, lisez moi ce livre-là; il est d'un comique achevé.

J'en doute.

—Vous ne le connaissez pas; il dériderait une pomme cuite.

A la commission d'indemnité aux blessés de juillet.

Un vieux bonze se présente:

—J'ai reçu, dit-il une balle dans la cuisse.....

—Mais votre blessure a été guérie?.... objecte le président.

—Ça dépend... elle se rouvre toujours au moment du terme!

—

Timoléon entre chez un papetier.

—Avez-vous des cartes à la minute?

—Oui monsieur.

—Donnez m'en cent!

—Votre nom?

—Timoléon.

—Veuillez vous asseoir; vous les aurez dans dix minutes.

—Comment, dans dix minutes! Elles ne sont donc pas toutes faites!

—

—Une belle pensée de Guizot:

"Il a deux sagesses: l'une, c'est de beaucoup pardonner, et l'autre, de ne jamais oublier.

ENTRE LE HAVRE ET LA NOUVELLE-ORLEANS.

FLOTTE DE LA COMPAGNIE:

Dupuy-de-Lôme	3,578 Tx.	Rouen	3,578 Tx.
Paris	3,578 Tx.	Bordeaux	3,578 Tx.
Havre	3,578 Tx.	Marseille	3,578 Tx.
Nantes	3,578 Tx.		

PARIS, capitaine Artur, partira pour le Havre vers le 12 août, et sera suivi par le HAVRE vers le 20 août.

BOURN partira du Havre dans la première huitaine d'août.

DUPUY-DE-LOME suivra dans la dernière quinzaine d'août.

Billets de passage (entrepont) de la Nouvelle-Orléans au Havre, $40.

Billets d'aller et retour (entrepont), valables pendant six mois, $64.

Ordres pour billets de passage (entrepont) du Havre à la Nouvelle-Orléans, $50, payable d'avance.

Enfants au-dessous de 12 ans, moitié prix.

A ces prix la Compagnie fournira aux passagers une bonne nourriture (avec vin et café), lits, couvertures, etc., et les ustensiles pour les repas.

Les vapeurs de la ligne sont tous neufs, et sont construits d'une manière à assurer aux voyageurs la plus grande sûreté avec tout le confort possible.

Pour achats de billets, etc., s'adresser à

FORSTALL, ROSS & CLAYTON, 172 rue Conondelet.

12 sv

PHARMACIE DUCONGE.

RUE DE CHARTRES
NOUVELLE-ORLEANS.

A. CARROUCHÉ,
SUCCESSEUR.

Et les premiers de la ville et de la campagne trouveront à cette nouvelle pharmacie s'approvisionner d'un assortiment complet de:

MEDICAMENTS PATENTES FRANCAIS, ANGLAIS et AMERICAINS, ainsi que des DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PERFUMERIES, en un mot, tout ce qu'exige un établissement de premier ordre. M. Carrouché reçoit directement de Paris tous les médicaments patentés dont nous donnons chaque jour l'énumération complète dans une autre colonne. Le matériel, sollicité des centres de la campagne est garantit de les remplir avec entière ponctualité. Dépôt du Sirop pectoral balsamique de Pas-ragé.

A cause pour la vente du Willcox & Gibbs Remedy. 1 aout 81—1 an

Dentistes

C. E. KELLS & M. VIET,
CHIRURGIENS-DENTISTES
No 13 rue Dauphine, immédiatement après la Salle Lafarque, angle de la rue du Canal.
Opérations de tout genre dans
et remorcir de leur art.
Pose de pal'ais artificiels.

GEO. P. MALONEY,
D. D. S. Dentiste diplômé.
150 rue du Canal.
Anciennement des collèges dentaires de la Pennsylvanie et de la Nouvelle-Orléans.
Dentiste du covent des Ursulines. Extraction des dents sans douleur.
Vend des matériaux de tout genre pour dentiste, aux prix de fabrique.
17 janv—1 an

JOSEPH BAUER,
DENTISTE,
130 - - - Esplanade - - - 130
Près Remparts.
31mai—1an D Ma J

VAPEURS.

Steamer de la Malle des Etats-Unis
NEW CAMELIA.
SERVICE D'ETE.
A PARTIR DU 1er MAI 1882,

Le steamer partira de Milneburg à l'arrivée du train quittant la gare de Mobile, au pied de la rue du Canal comme suit:

TRAINS.

De la ville.	De Milneburg.
6:00, 7:30, 9:22, 10:32 a. m.	8:00, 7:00, 9:37, 10:02, 11:22 a. m.
1:00, 1:40, 2:32, 3:10 4:00 p. m.	1:42, 2:24, 3:02, 3:52 4:32 p. m.
4:42, 5:22, 6:10, 6:48 p. m.	4:40, 5:15, 6:04, 6:40 p. m.
7:26, 8:10, 8:46, 10:00 p. m.	7:18, 8:06, 8:48, 9:20 p. m.

Les trains de 9:22 h. a. m. et de 1 h., 1:40, 4:42, 8:46 p. m. partiront de la gare de la rue du Canal.

Le Dimanche, les trains partiront toutes les heures, de 8 heures a. m. jusqu'a 1:40 p. m., et ensuite d'après le tableau.

Les heures sont celles de la ville.
16 mai— J. T. HARAHAN Président

Bureau de la Compagnie du New Orleans & Bay Railroad, No 1 rue du Canal—Nile-Orléans, 2 avril 1882.

Heures de départ des trains du Lac

LES dimanches, les trains partiront de la ville pour West End selon les heures jusqu'à 2 heures de l'après-midi. Après 2 heures, ils partiront toutes les vingt (20) minutes, jusqu'à 8 heures du soir. Le dernier train quittera West End à 9 heures du soir.

Les autres jours les trains partiront de la ville pour West End toutes les heures, à partir de 10 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir, et le dernier train de West End à 9 heures et demie du soir. Le tout jusqu'a nouvel ordre.

F. WINTZ surintendant-général.

2 avril—

LOUISVILLE AND NASHVILLE RAIL-ROAD.

La route la plus courte et la plus rapide à toutes les villes de l'Est.

ALLANT SANS CHANGEMENT JUSQU'A NASHVILLE LOUISVILLE, MONTGOMERY, CINCINNATI, ST. LOUIS, ATLANTA, LYNCHBURG, ET WASHINGTON EN CHARS DORTOIRS.

TRAINS COMPLETS DE LA NOUVELLE-ORLEANS A LOUISVILLE

	Depart.	Arrive.
Express	7:00 a. m.	10:07 p. m.
Cinc accomodation	3:45 p. m.	9:02 a. m.
Mail express	4:42 p. m.	9:22 a. m.

Train de la côte, Dimanche 7:17 a. m. 9:17 p. m.

EXCURSION DU MERCREDI.

Départ 7:17 a. m. Arrive 9:17 p. m.

UN SEUL CHANGEMENT DE CARS JUSQU'AUX VILLES DU NORD ET DE L'EST.

Les chars-salons, Pull